

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°18 – décembre 2008/janvier 2009

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages
Novalis et l'initiation



Novalis (1772-1801)

DOCUMENT BIOGRAPHIQUE

Georg Anton von Hardenberg (1781-1825).

« Son esprit est agité d'un trouble convulsif », écrit à son sujet Novalis, « il est mécontent de tout et absolument inactif, et avec cela plein de chimères, de sensibilité et de prétentions. Je suppose que sa récente maladie est à la fois l'effet et la cause d'une direction et d'une disposition d'esprit morbides, qui a pour siège le mental autant que le physique »¹.

¹ Cité par Émile Splenlé, *in Novalis*, Paris, 1903.

*** 187. Georg Anton von Hardenberg,**

Königl. Preuß. Kammerherr und Rath zu Oberwiederstädt.

geboren den 28. Juli 1771, gest. den 10. Juli 1825.

Er war geboren zu Schlöben im Altenburgischen und der jüngste Bruder Friedrich und Karl Gottlieb Anton von Hardenbergs, die unter dem Namen Novalis und Rostdorf (von zwei Seitenlinien der Hardenbergischen Familie früher geführt) in der Dichterswelt bekannt geworden sind; Friedrich starb den 25. März 1801 zu Weissenfels und Karl Gottlieb Anton daselbst am 28. Mai 1813. — Georg Anton von Hardenberg stand früher als Oberforstmeister in Hessischen Diensten. Sein Bruder Karl ließ dessen Gedichte unter dem Namen Sylvester und mit dem Titel: der Dichtergarten, 1. Gang (Würzburg . . .) drucken. Dieser mußte im Jahre 1807 umgedruckt werden, da mehrere Gedichte gegen das Französische System gerichtet waren. In Raßmanns Pantheon wird ihm irrig ein Roman: „Ludw. v. Zollern“ Berlin, 1821 beigelegt, der den Pastor Theodor Schwarz (zu Wiek auf der Insel Rügen) zum Verfasser hat.

Hardenberg starb zu Oberwiederstädt bei Eisleben.

Georg Anton von Hardenberg

Grand Chambellan de Prusse et chef de district [sous-préfet] à Oberwiederstedt.

Né le 28 juillet 1781, mort le 10 juillet 1825.

Il naquit à Schlöben, en Saxe-Altenburg ; frère cadet de Friedrich et Karl Gottlieb Anton von Hardenberg, plus connus dans le monde de la poésie sous les noms de Novalis et de Rostdorf (du nom de deux terres de la famille de Hardenberg) ; Friedrich mourut le 25 mars 1801 à Weissenfels comme Karl Gottlieb Anton, le 28 mai 1813. Georg Anton fut chef forestier en Hesse. Son frère Karl fit imprimer ses poèmes sous le pseudonyme de Sylvester et leur donna pour titre : *Le Jardin des poètes*... Ce recueil allait être réimprimé en 1807, pour les sentiments anti-français de plusieurs poèmes. Dans le *Pantheon* de Raßmann, un roman, *Ludwig von Zollern*, écrit par le pasteur Theodor Schwarz, à Wiek, dans l'île de Rügen, lui est faussement attribué.

Hardenberg est mort à Oberwiederstedt, près d'Eisleben.

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

DEMI-PARTISANS ET DEMI-ADVERSAIRES DE SCHELLING

L'influence exercée par la philosophie de Schelling dans tous les domaines de l'intelligence humaine, dans les beaux arts, comme dans les sciences naturelles, dans l'histoire comme dans les études purement spéculatives, nous oblige de rappeler encore plusieurs penseurs, plusieurs caractères qui la subirent sur mille points, quand ils ne l'accueillirent pas avec reconnaissance. Au surplus, ceux dont nous allons faire choix, parmi tant de noms célèbres, ont dès à présent droit à nos préférences, non seulement parce qu'ils devaient beaucoup à Schelling, mais parce que, à l'exemple de Schelling, ils continuaient à la fois Spinoza et Fichte, et les alliaient de différentes manières. Ils se recommandent enfin par une certaine originalité, en transformant un fonds commun d'idées avec des méthodes et sous des inspirations individuelles.

Novalis et Solger, Frédéric Schlegel et Schleiermacher, tels sont les poètes, les critiques, les moralistes, les écrivains *romantiques*, qui méritent de fixer l'attention, avant que l'on aborde des auteurs qui, sortis de l'école de Schelling, prirent à son égard une attitude plus ou moins hostile. Le poète saxon et le romancier prussien, l'auteur de *Henri d'Ofterdingen* et l'auteur d'*Erwin*, le philosophe qui regarde la science comme une conversation avec Dieu, avec soi-même et avec l'univers ; et le philosophe qui considère l'art de s'entretenir, le *dialogue*, comme la forme la plus élevée de l'intelligence, comme le principal moyen d'arriver à l'unité de la pensée et de la vie, à l'union même avec Dieu. Novalis, mort à vingt-neuf ans, et Solger, mort à trente-neuf, ont le privilège d'exciter le tendre intérêt de la postérité autant que la curiosité réfléchie des métaphysiciens. Quoiqu'ils soient à quelques égards les disciples, les débiteurs de Schlegel et de Schleiermacher, ils jouissent, par la date de leur fin prématurée, d'une sorte de priorité, dans l'histoire des spéculations germaniques.

Novalis est, on le sait, le premier nom de l'une des branches de la famille de Hardenberg². Celui qui l'illustra de nos jours, le baron Frédéric de Hardenberg, était né le 2 mai 1772 dans la Haute-Saxe,

² Voyez sur Novalis, M. Lerminier. *Au delà du Rhin*. T. II, p.116 sqq. ; et M. S.-R. Taillandier, dans le *Dictionn. Des sciences philos.*, art. *Novalis*.

dans ce comté de Mansfeld qui avait donné le jour à Luther. Frédéric avait pour père un savant directeur de salines, affilié aux frères moraves. Son enfance délicate, malade, reçut une éducation éminemment religieuse. Aux universités d'Iéna, de Leipzig, de Wittenberg, il apprit à éclairer la piété la plus naturelle par les lumières d'un savoir infiniment varié. D'étroites liaisons l'unissaient alors à Frédéric Schlegel, à Fichte, à Schelling. En 1795, il prit un emploi dans l'administration, à Weissenfels, près d'Iéna. Mais, à la même époque, la double mort de sa fiancée et de son frère Érasme le plongea dans une profonde tristesse, puis dans une rêverie exaltée. Une telle mélancolie dut accroître les mysticités de son imagination et les ivresses de sa pensée. Les *Hymnes à la nuit* et les *Disciples de Saïs*, qu'il publia avant 1800, mais surtout ses *Pensées*, recueillies après sa mort par Louis Tieck, son grand ami, respirent cette disposition douloureuse et féconde à la fois, et expriment un état personnel, presque lyrique, qui rappelle et Pascal et Vauvenargues, mais qui avait aussi hâté la funeste langueur de sa santé. Le mal qui avait enlevé ce Spinoza que Novalis appelait un « homme enivré de Dieu, » la phtisie, ravit Frédéric de Hardenberg le 25 mars 1801, dans les bras de Schlegel, sous les yeux de son pieux père.

Quoique Novalis n'ait pu, ni peut-être voulu composer un système régulier, les fragments qui lui survécurent ne cessèrent pas d'agir fortement sur la pensée générale de son pays ; ils suffirent pour rendre son nom populaire. Le mélange d'extase et de subtilité, de fermeté dans l'inspiration et de hardiesse ou d'éclat dans le rêve ; je ne sais quoi d'ingénieux ou de naïf dans l'ensemble et dans les détails, tout en lui répondait au génie constant de l'Allemagne, autant qu'à la situation spéciale de l'époque.

Lecteur assidu des philosophes d'Alexandrie, Novalis veut, à leur exemple, non pas seulement méditer sur Dieu, mais s'unir à lui. Comme Plotin, il pratique l'extase, se dépouille de l'humanité, et passe de la contemplation à l'identification : il *devient* cet *Autre*, cet *Un*, ce Dieu qui, suivant Plotin, s'apparaît à lui-même, dans l'esprit transformé en Dieu. Novalis proteste ainsi contre l'*égothéisme* de Fichte, contre la souveraineté d'un moi qui crée tout, y compris les idées universelles et les lois absolues. La statue de la déesse de Saïs portait cette inscription : Aucun mortel ne peut lever mon voile. « Si nul mortel, s'écrie un de ses disciples, ne peut lever le voile de la déesse, il faut que nous-mêmes devenions immortels ; car celui qui ne lève pas ce voile divin, n'est pas un véritable disciple de Saïs. »

Devenir immortel, c'est chercher l'infini dans le sein même de Dieu. Aussi Novalis exige-t-il que le moi commence par se tuer soi-même. Ce suicide servira tout d'abord à le vivifier véritablement, à lui ouvrir la vie de l'univers, la vie de Dieu, à le ressusciter dans un moi universel et parfait, supérieur ou divin.

Néanmoins, Novalis voudrait ne pas anéantir la conscience individuelle. En s'unissant au divin, elle s'élève à l'individualité la plus haute, à une sainte originalité ; elle se transfigure, elle se divinise, mais en le sachant, mais en restant ainsi un être distinct, une personne³.

Christian Bartholmèss, 1855.

[Suite dans la prochaine *Lettre*]



LOUIS ANGÉ

Dans sa bibliographie de Novalis (Œuvres complètes, 1975, tome II), Armel Guerne signale, comme « curiosité », la traduction en vers rimés des Hymnes à la Nuit, par Louis Angé, (Alzir Hella). L'ouvrage, paru en 1922, aux Images de Paris est à peu près introuvable. Nous nous proposons d'en reproduire des extraits pour les lecteurs de la Lettre Novalis, au plus près de l'original (vignettes, disposition des vers, etc.).

Novalis a laissé tomber de l'arbre fragile de ses jours quelques rares fruits, ayant le goût douceâtre de sa douce-amère et falote existence : quelques poésies, quelques pensées, quelques fragments de roman. *Le Chant des Morts*, les *Hymnes à la Nuit*, les *Cantiques spirituels*, *Europe ou la Chrétienté*, les *Fragments*, les *Disciples à Sais* et *Henri d'Ofterdingen*. Jamais œuvres n'ont mieux reflété la physionomie de leur auteur ; jamais souffle humain ne s'est mieux pétri dans la glaise subtile des cadences, des modulations, des phrases et des mots.

Déjà de son vivant, ses *Cantiques Spirituels* étaient chantés dans les églises ; ses *Fragments* de pensées renferment des éclairs et de

³ *Henri d'Ofterdingen*, T.I, p.241.

lucides anticipations qui ont devancé la science du XIXe siècle et même la science de demain. *Europe ou la Chrétienté* n'est pas autre chose que la prévision et la préfiguration d'une fraternité intellectuelle des nations, - de la « Société des Nations » basée sur la fraternité, sur la religion d'une meilleure humanité, et non sur la politique. Quant à son *Disciple à Saïs* et à *Henri d'Ofterdingen*, ils sont une matière fluide, où le symbolisme ira toujours puiser de vivantes initiations. Et avec cela, Novalis est le poète par excellence du romantisme allemand, celui qui sut mieux que quiconque partir à la recherche de la Fleur Bleue, en faisant flotter au-dessus des froids brouillards de l'humaine existence l'éclatante irradiation de mystiques bannières.

En quelques centaines de lignes les *Hymnes de la Nuit* contiennent un raccourci de l'œuvre entière du poète, non moins que de son être, de sa « doctrine », et de son attitude devant la vie.

En mars 1794, ayant à peine plus de 14 ans, mourait Sophie de Kühn, la fiancée du poète, celle à qui il avait donné tout son cœur. Les *Hymnes à la Nuit*, écrits quelque temps après, sont l'apothéose de l'amour du poète, qui trouve à se satisfaire encore par delà le tombeau. Et voici comment.

Le poète regarde l'univers, où règne le jour, et il ne peut s'empêcher de célébrer la magnificence de la lumière. Mais, c'est en se tournant vers la Nuit qu'il goûte la plénitude de la vie, parce que la Nuit seule lui fournit l'évocation de la Bien-Aimée, de celle qu'il a perdue. C'est, pendant la nuit, sous l'empire du sommeil, qu'au plus fort de sa douleur, il voit, il aperçoit réellement

*l'Aimée en ses traits glorieux,
Avec l'éternité reposant dans ses yeux.*

Dès lors, il n'aspire plus qu'après les extases, les délices, les exaltations et les visions de la nuit véritable, de la nuit éternelle, la Mort. Car il a la foi, il a la certitude qu'ainsi il pourra retrouver l'idole, dont il est séparé par les vaines agitations de la vie terrestre. En attendant, il fera mécaniquement, laborieusement, la tâche qui incombe aux vivants, mais sa pensée intime sera toute au royaume où l'appelle la disparue. Il sait maintenant qu'après la mort les âmes se réunissent et retrouvent leur amour.

Et, élargissant sa conception de la destinée, il se retrace l'histoire de l'antiquité païenne, effrayée par le néant qu'apporte le

trépas, tandis que le Rédempteur, « triomphant de la mort », est venu donner aux âges nouveaux le garant de la survie éternelle.

Pourquoi donc s'attarder encore ici-bas, puisque « la divine mort », dont la terrestre nuit n'est qu'une pâle image, nous rendra tous nos bien-aimés, en nous amenant vers « le Père des cieux » ? Ainsi l'Amour transfigure la Mort, parce que la nuit a permis cette chose merveilleuse : la vision de la Bien-aimée au sein des éternelles splendeurs.

Dans ce poème, dense et pur comme le diamant, où toute syllabe est lourde de musicalités qui entr'ouvrent les univers et les immensités, la traduction, quand elle veut être fidèle, ne peut que s'arrêter à la surface et que prendre un terne moulage de ce qui est toute vie et toute vibration.

Mais, si insuffisante que soit ma traduction, elle ne manifeste pas moins un rayon de ce culte dont peu d'hommes, autant que Novalis, ont reçu le fervent hommage, de la part de ceux pour qui l'existence serait trop mesquine, s'ils ne pouvaient jeter de frémissants regards sur les Au-delà et les Ailleurs.

Novalis, œil profond qui sonde l'infini...

Louis ANGÉ.



Hymne II

INVOCATION AU SOMMEIL

Est-ce que doit toujours renaître le matin ?
 Et ce monde à jamais durera-t-il sans fin,
 Lui dont les soucis rendent vain
 Ce que la Nuit en nous a mis d'essor divin ?
 Quand donc s'allumera le secret sacrifice
 De l'éternel amour ?
 La lumière verra venir son dernier jour,
 Mais la Nuit doit régner dans l'infini, – toujours

O sommeil de délices,
 O sommeil éternel,
 Pendant le jour cruel,
 Aux Amants de la Nuit daigne rester propice.
 Ceux qui t'ont méconnu, ce sont les insensés
 Pour qui d'autre sommeil n'existe
 Que celui de cette ombre triste
 Où ta compassion pour nous a retracé
 Le crépuscule seul de la Nuit véritable.
 Ils ne te sentent pas dans l'or liquéfiable
 Des grappes délectables,
 Dans l'essence de l'amandier,
 Dans le suc du pavot brunâtre.
 Ils ignorent que c'est ton souffle printanier
 Qui dilate le sein de la vierge folâtre
 Et fait de son giron un céleste oreiller ;
 Ils ne soupçonnent pas qu'en de vieilles légendes
 C'est toi qui parais, radieux,
 Toi qui portes les clefs nous ouvrant toutes grandes
 Les demeures des bienheureux,
 Et, messenger silencieux,
 Nous montres l'infini des mystères des cieux !



Hymne III

DEUXIÈME VISION

Un jour que je versais des larmes bien amères,
 Et que dans la douleur s'effondrait mon espoir,
 Et que j'étais là, solitaire,
 Près du tertre fatal où gît dans le trou noir
 Ce qui fut ma vie elle-même,
 – Seul, ainsi que jamais nul homme encore, blême
 Et sans force, en proie à l'effroi,
 N'étant plus qu'un lambeau de misère suprême,
 Cherchant des yeux autour de moi

Quelque aide bienfaisante,
Ne pouvant avancer, ne pouvant reculer,
Tout à me désoler,
Dans l'infini regret d'une si chère Absente,
– Du fond des lointains bleus, alors, et des hauteurs
De mon ancien bonheur,
Fondit sur moi comme un frisson crépusculaire
Qui, d'un seul coup, brisa les liens de la terre,
– Les entraves de la lumière.
Loin, loin de moi s'enfuit le jour et sa splendeur,
Emportant aussi ma douleur ;
La tristesse afflua toute en un nouveau monde
Que n'aurait sondé nulle sonde.
Nocturne enthousiasme, ô céleste sommeil !
La terre s'entr'ouvrit, doucement remuée,
Et sur elle flottait mon esprit sans pareil.
Le tertre n'était plus que poussière et nuée,
Et je vis à travers cette nuée, ô cieux !
Comme un astre, l' Aimée, en ses traits glorieux,
– Avec l'éternité reposant dans ses yeux.
Je saisis ses mains et mes larmes
Lui firent un collier, plein d'ineffables charmes,
Infrangible, éclatant de feux.
Des siècles loin de nous roulaient dans leur vacarme,
Comme un temps orageux.
Ivre de cette vie aux heures sans alarmes,
Je pleurai sur son sein des pleurs délicieux...
Ce fut là le premier, ce fut l'unique rêve.
Mais depuis ce jour-là, sans trêve,
J'éprouve une invincible, une immortelle foi
En la Nuit, – ciel divin où, soleil qui se lève,
Bien-Aimée, ah ! je te revois.

[Suite dans la prochaine *Lettre*]

NOVALIS ET L'ÉCOLE ROMANTIQUE

C'était donc une pensée familière à Herder, à Schiller et à Goethe, que le génie poétique est une interprétation de la nature et de l'humanité, qu'il se manifeste par une entente largement compréhensive de tout ce qui est et de tout ce qui devient, qu'il doit tendre à l'universel ou participer de l'Infini. L'œuvre d'art est pour

eux une sorte de science, une science supérieure dans laquelle l'intuition intellectuelle et le sens immédiat du concret jouent le plus grand rôle, et dont le principal mérite est de pressentir ou de retrouver l'unité profonde des choses. [...]

L'art sera donc une philosophie, et une philosophie vraiment vivante, puisqu'il prendra sa source à la source même de notre existence. Voilà comment le romantisme allemand a interprété et s'est assimilé le spinozisme, en le conciliant d'ailleurs avec d'autres vues ou d'autres pensées : il a voulu que toute l'œuvre humaine fût ramenée, comme l'univers, à son unité la plus indivisible. « La distinction de la poésie et de la philosophie n'est qu'apparente et à leur commun préjudice... La philosophie est la théorie de la poésie ; elle nous enseigne ce qu'est la poésie, qu'elle est l'un et le tout. » C'est là la formule du romantisme allemand ; et le poète qui nous la donne, le jeune homme à l'âme si douce, si maladivement délicate, Novalis, ne se contente pas, en effet, d'être un artiste : de son art même il s'applique à dégager une philosophie.

Ce qu'on trouve cependant dans Novalis, c'est une unité d'inspiration plutôt qu'une unité de système. Dispersée en des Fragments, ses idées n'arrivent sans doute pas à former rigoureusement ou à reproduire exactement une doctrine unique. Elles semblent suscitées par deux grandes influences, l'influence de Fichte et l'influence de Spinoza ; mais en même temps elles se rattachent à Jacobi, elles inclinent vers Schleiermacher et Schelling, et elles s'imprègnent du mysticisme de Jacob Boehme. Elles se ramènent à cette conception dominante, qu'il y a essentielle identité de toutes les fonctions de la vie spirituelle, que la religion, la philosophie, la science, l'art et la moralité ont une même raison d'être et une même fin. Le monde est la matière incessante de notre activité comme Dieu en est l'éternel principe : c'est affaire à la pensée et au sentiment de reconnaître Dieu dans le monde et le monde en Dieu, de trouver dans la nature les formes analogiques du divin, dans le divin les formes analogiques de la nature, d'observer la gradation de ces formes en les percevant les unes dans les autres. De là, chez Novalis, ces expressions fuyantes et souples, avec je ne sais quoi d'inachevé, qui marquent le perpétuel renouvellement de l'âme au sein de l'univers perpétuellement renouvelé ; de là encore ce sens, raffiné et naïf, de ce qu'il entre d'illusoire dans le réel, de vivant dans l'illusion ; de là enfin, dans toute cette mobilité, un calme doucement joyeux et tendre, une foi dans l'Éternel qui se rassure par ses métamorphoses.

Victor Delbos, 1893.

NOVALIS et l'initiation

III – Disciples de Novalis

Tant qu'ils demeurent dans son exil, au sein du monde terrestre, les disciples de Novalis n'ont que le pressentiment de l'horizon *oriental* qui le surplombe ; ils éprouvent toutefois un lancinant désir qui les fait tendre vers cet inconnu. Tantôt ce désir est douceur, parce que le pressentiment l'emporte sur la conscience de leur condition, tantôt il se fait douleur, quand tarde à s'annoncer l'appel à sortir de leur prison. Pour chacun d'eux, l'appel à s'avancer en direction de cet horizon *oriental* est venu d'une jeune fille à la beauté ravissante, car « fondamentalement, tout amour est une recherche de l'Essence ou du paradis perdu ». Pour quelques uns, son visage s'est trouvé à la ressemblance du poète romantique allemand, pour d'autres l'appel à s'engager sur « le chemin mystérieux qui va vers l'intérieur » est venu de Novalis lui-même.

Si tel apparaît le mystère vécu par les disciples de Novalis, il ne s'explique pas sans la présence du Christ en personne. Tout appel à s'engager dans la voie initiatique d'amour et de fidélité est, en effet, un appel du Christ lui-même : « *Christus und Sophie* »⁴. A l'horizon *oriental* du monde terrestre se tient le Christ et c'est aux abords d'une Fontaine (Source) de vie que se produit la première rencontre *initiaticque* de l'âme avec Lui, qui est le bien aimé, car *c'est l'amour d'un seul visage qui a conduit l'initié jusqu'à cette source* : la bien aimée, le poète romantique allemand et le Christ portent le même visage de beauté. Mais, au lieu que l'âme-épouse se détourne alors de la bien-aimée pour entrer dans la promesse des fiançailles (et des Noces) avec l'Unique époux, comme il en advient dans l'union mystique, l'âme demeure dans la médiation du maître et de la bien aimée. C'est ainsi qu'en atteignant l'horizon *oriental* de notre monde terrestre, et quittant le lieu de son exil, les disciples de Novalis pénètrent dans ce *pays de Sophie* où une image du Christ s'est formée alors dans le secret du cœur, par « transfiguration intérieure du fond de l'âme »⁵. Là, le Christ sous les apparences de la bien-aimée et du maître s'identifie à *Sophia*, la Sagesse divine, qui est l'unique médiatrice entre le Ciel – le Ciel supérieur – et le monde terrestre.

⁴ C'est la raison pour laquelle on peut appeler cette voie de l'initiation de Novalis une voie *christosophique*.

⁵ « Dans *Henri [d'Ofterdingen]*, il y a finalement une description développée de la transfiguration intérieure du fond de l'âme. Il parvient dans le pays de Sophie, dans la nature telle qu'elle pourrait être, dans un territoire allégorique », *Cahier de Fragments des dernières années* (1799-1800).

NOVALIS 2008

Réception de Novalis en France

NOUVEAU CATALOGUE 2008

Volume 1 – Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900.

« Dans son livre *De l'Allemagne*, – qu'il paraît avoir écrit surtout pour déprécier, aux yeux du lecteur français, les poètes allemands ses confrères, – Henri Heine consacre à Novalis un petit chapitre dont on a vanté souvent la piquante et gracieuse ironie. Après avoir dit que « le véritable nom de ce poète était Hardenberg, » et après avoir donné sur sa vie et son œuvre quelques renseignements [sic], pour la plupart inexacts, il raconte qu'il a connu autrefois une jeune Allemande qui admirait Novalis... »

Volume 2 – Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.

« Souvent nous avons promis à nos lecteurs de leur révéler en détail ce qu'il y a de catholique dans cette vaste littérature d'outre-Rhin, mine immense où peuvent creuser à leur gré toutes les croyances, toutes les imaginations, toutes les fantaisies de l'homme, sûres d'y trouver à chaque pas d'inépuisables richesses et des merveilles sans cesse renaissantes... »

Volume 3 – Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, tome XVI, 1895.

« Il faudrait refaire l'histoire des théories littéraires des dix dernières années pour comprendre le prestige exercé sur quelques esprits de ce temps par le poète allemand connu sous le nom de Novalis. »

Volume 4 – Eugène Lerminier, *Extrait d'Au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.

« A ceux qui doutent encore que la philosophie et la science des idées puissent élever dans l'âme des émotions tragiques et décider de la vie, il faut montrer Novalis. »

Volume 5 – « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.

« Novalis est pour les Allemands un nom si pieusement, si tendrement aimé, la grave Allemagne l'a traité avec une affection si paternelle, qu'on a recueilli sur sa vie les moindres détails. »

Volume 6 – [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.

« Frédéric de Hardenberg est un des auteurs les plus originaux que l'Allemagne ait produits ; il mourut cependant trop jeune pour que son génie poétique pût se développer dans toute sa vigueur et dans toute son originalité. Les ouvrages qu'il a laissés ne sont pour la plupart que des fragmens [sic]. C'est peut-être ce qui explique pourquoi cet écrivain est si peu connu en France, quoiqu'il réunisse au plus haut degré ce qui caractérise les grands poètes de la Germanie moderne... »

Volume 7 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.

« NOVALIS. L'histoire de la philosophie allemande présente, à la fin du XVIIIe siècle, un écrivain enthousiaste, un penseur subtil et charmant, qui occupe, au-dessous des métaphysiciens illustres, une place à part... »

Volume 8 – Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.

« Le romantique d'outre-Rhin naquit comme verdit le sol sous une pluie printanière. Pluie d'avril qui fait s'ouvrir les premiers bourgeons aux arbres, éclore marguerites et violettes dans les prés. Ses œuvres sont comme des lilas en fleur, elles vous montent doucement à la tête, en songes et en rêveries. Un souffle d'enthousiasme, de jeunesse et de confiance anime les écrits de ces jeunes dieux qui s'en vont, étonnés, ravis de leur propre existence, suivant leurs visions et respirant le parfum de leur propre cœur, dont ils font leurs délices. »

Volume 9 – [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.

« Les parens [*siz*] couchés dormaient encore, l'horloge sonnait l'heure avec un bruit uniforme, les fenêtres cliquetaient et le vent sifflait au-dehors, la chambre s'obscurcissait tout à tour et s'éclaircissait par les rayons de la lune. »

Volume 10 – Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.

« Ce n'est pas sans un sentiment de crainte et de vénération que j'entreprends d'écrire cette biographie. Novalis est pour moi comme une de ces saintes reliques placées au fond d'un sanctuaire. Si on les regarde de loin, on ne les connaît pas ; si on y touche d'une main trop hardie, on les profane. Car voyez cette âme vierge et profonde de poète qui se referme avant que d'être assez mûre ; ces œuvres de génie qui s'interrompent brusquement dans le moule où elles étaient jetées ; cette vie qui tombe encore chargée de fleurs ; cette voix pleine de vie et de religion qui ne rend plus qu'un son douloureux et devient muette : tout cela ne mérite-t-il pas grand respect et grande pitié ?

Aucun poète n'a pénétré plus avant dans les mystères de la vie intérieure que Novalis. »

Volume 11 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.

« Ce poète n'a pas manqué à la gloire naissante du métaphysicien. Subtil et ferme tout ensemble, mystique et audacieux, image assez fidèle, en un mot, de la doctrine du maître, l'écrivain dont je parle ne peut être oublié désormais dans l'histoire de la philosophie allemande. Parmi les noms déjà célèbres qui sont comme le cortège de M. de Schelling, le premier en date et l'un des plus brillants est le nom charmant de Novalis. »

Volume 12 – Louis Angé, « Vers l'aurore d'une fraternité intellectuelle des Nations, la « mission » du poète Novalis », *La Nouvelle Revue*, Paris, 1924.

« Connaissez-vous plus étrange, plus attirante, plus passionnante figure que celle du douloureux jeune homme qui, n'ayant pas encore vingt-neuf ans, s'éteignait, un matin du printemps 1801, sous le ciel brouillé de la Saxe, après

avoir porté, sur la fragilité de son front d'ivoire, toutes les souffrances et toutes les extases inhérentes à l'enfantement d'un monde nouveau ? »

Volume 13 – Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.

« Novalis (1772-1801), pseudonyme littéraire de Friedrich von Hardenberg, est peut-être, à côté de Tieck et de Schlegel, le représentant le plus parfait du romantisme germanique. »

Volume 14 – Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.

« Comme Tieck ou Frédéric Schlegel, Novalis appartient surtout à l'histoire de la littérature ; c'est une âme essentiellement poétique et son œuvre, interrompue si brusquement, le montre avant tout poète. La première romantique a été une école littéraire ; mais elle a aussi prétendu faire la poétique et même la métaphysique de son œuvre artistique ; elle se rattache à Fichte autant qu'à Goethe ; elle rêve d'une conciliation définitive entre l'art et la philosophie. »

Volume 15 – Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.

« Rares sont les historiens de la littérature qui conservent l'intégrité de leur sens critique devant l'univers changeant et féérique qui se déploie dans l'œuvre du magicien Novalis. »

Volume 16 – Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde*, Bordeaux, 1836.

« Il est des âmes qui sont si riches de vie et de sentiments, qu'elles animent tout ce qui les entoure. Tout vit, tout agit autour d'elles. »

Hors série

Volume 17 – Thomas Carlyle, « Novalis », *Nouveaux Essais choisis de critique et de morale*, Mercure de France, 1909.

« Novalis est une figure d'une telle importance dans la Littérature allemande qu'aucun de ceux qui étudient cette littérature ne peut passer près de lui sans y faire attention. Si nous n'avons pas à essayer d'interpréter cette œuvre pour nos lecteurs, nous devons du moins en faire remarquer l'existence, et, autant que nous sachions, montrer à ceux qui s'y intéressent comment ils peuvent y pousser plus loin leurs investigations pour leur propre profit. »

Volume 18 – Émile Spenlé, *Novalis devant la critique*, Paris, 1903.

« Quels sont les jugements portés par la postérité sur Novalis ? Quels problèmes cette personnalité et cette œuvre littéraires soulèvent-elles encore ? Une revue générale de la critique peut seule fournir les éléments de cette enquête... ».



Friedrich von Hardenberg.

SOMMAIRE

Document biographique

Georg Anton von Hardenberg (1781-1825).

Documents littéraires et témoignages

Christian Bartholmèss, « Novalis, Solger, Frédéric Schlegel et Schleiermacher », *Histoire critique des doctrines religieuses de la philosophie moderne*, Paris, 1855.

Louis Angé, « Novalis et Les Hymnes à la Nuit », 1922, et traduction des Hymnes II et III.

Victor Delbos, A propos de Novalis, Extrait du *Problème moral dans la Philosophie de Spinoza et dans l'Histoire du Spinozisme*, Paris, 1893.

Novalis et l'initiation

III – Les disciples de Novalis

NOVALIS 2008

Réception de Novalis en France
Nouveau catalogue 2008.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2008